

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Cents

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

DANSEREAU, BELLEAU & Cie,

EDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTREAL, 27 JUILLET 1893.

ENTRE FEMMES

DEUXIÈME SÉRIE DE "SERGE PANINE"

I

Le château de Cernay est une vaste et belle construction de l'époque de Louis XIII. Un parc de cinquante hectares clos de murs l'entoure d'une ceinture d'arbres séculaires. On y arrive par une large avenue plantée de quatre rangées d'ormes immenses. Une barrière de bois, peinte en blanc, sépare l'avenue de la route qui va à Pontoise en passant par Couflans. Un tapis de gazon, sur lequel les voitures roulent comme sur du velours, conduit jusqu'à la grille du parc. Avant de la franchir, il faut passer sur un pont de pierre, qui enjambe une large douve pleine d'eau courante qui suit les quatre côtés d'un terre-plein rectangulaire, d'une superficie au moins égale à celle de la place de Carrousel. Un pavillon de pierre piquée de brique, aux larges fenêtres, et dont le toit aigu supporte des cheminées monumentales curieusement sculptées, s'élève à chacun des quatre angles du terre-plein. Au centre, entouré d'arbres harmonieusement distribués, le château se présente, posé sur un massif de granit rose du Jura. Un escalier splendide, à double révolution, conduit au rez-de-chaussée haut comme un entresol. Un immense vestibule, en forme de hall, s'élevant jusqu'au toit du château, et éclairé par un large vitrail décoré de verrières anciennes, s'offre d'abord au visiteur.

Les arbres baignent leurs branches basses dans les eaux sur lesquelles ragent lentement des cygnes éclatants de blancheur. Sous un vieux saule, dont les rameaux forment une voûte de verdure pâle, une escadre de bateaux multicolores est attachée à la balustrade d'un embarcadere. Par une échappée, percée dans les profondeurs du parc, on voit au loin la campagne jaunissante, et dans le fond, derrière une ligne de peupliers mouvants comme un éclair d'argent, l'Oise qui coule à pleins bords entre ses rives abaissées.

Cette somptueuse demeure, le soir du 14 juillet, était dans tout son éclat. Les sombres massifs du parc étaient éclairés brillamment par des cordons de lanternes vénitienes; sur la pièce d'eau glissaient des bateaux chargés de musiciens qui jouaient à l'écho les notes cuivrées de leurs instruments. Sous une tente installée au centre de la large avenue, la jeunesse du

pays dansait avec furie, pendant que les vieux, plus calmes, assis au frais sous les grands arbres, faisaient honneur à un buffet copieusement approvisionné. Une gaieté énorme jetait sa rumeur dans la nuit, et, dominant le tumulte, les notes stridentes du cornet à piston écorchant une pastourelle, retentissaient, attirant les curieux vers le bal.

Il était neuf heures. Vers le château étincelant de lumières, des voitures amenaient les invités. Au milieu du splendide vestibule, éclairé d'en haut par un foyer de lumière électrique, madame Desvarences, en grande toilette, ayant quitté le noir pour un jour, faisait les honneurs de sa maison aux arrivants. Derrière elle, Maréchal et Sayinien, comme deux aides de camp, se tenaient prêts, sur un signe, à offrir leurs bras aux dames, pour les conduire dans les salons. La réunion était nombreuse, le haut commerce était venu pour madame Desvarences, la finance pour Cayrol, et le faubourg Saint-Germain ainsi que la société étrangère, pour le prince. Un assemblage de gens aussi opposés par leurs idées que par leurs mœurs: les uns n'estimant que la fortune, les autres ne considérant que la naissance, tous orgueilleux et se conduisant avec une haute assurance, disant pis que prendre les uns des autres, et se jalouant secrètement. Il y avait là des héritiers des rois détronés, des princes sans apanage, qu'on nommait Altesses gros comme le bras, et qui n'avaient pas connu de revenus la somme que jadis leurs pères allouaient par an à leurs chambellans. Des millionnaires, partis de rien, qui menaient grand train, et auraient donné la moitié de leur fortune pour un seul des quartiers de noblesse de ces grands seigneurs qu'ils affectaient de mépriser. Tout ce monde se regardant avec curiosité, se tenant à distance et passant dans ces salons sans se mêler.

De groupe en groupe, allant et se multipliant, Serge et Cayrol, l'un, avec son élégance délicate et gracieuse, l'autre, avec sa rondeur un peu lourde, rayonnant et comme enflé par la conscience de son triomphe, Herzog venait d'arriver, accompagné de sa fille, une charmante enfant de seize ans, à qui Maréchal donnait le bras. Une rumeur sourde s'était élevée sur le passage du financier. Lui, impassible, et habitué à l'effort que produisait sa présence, avait accaparé Cayrol auquel il faisait ses compliments.

Serge venait de présenter à Micheline le comte Soutzko, un vieillard à cheveux blancs coupé en brosse, militairement, la manche droite de son habit vide; un vétéran des guerres de Pologne, ancien ami du prince Panine, aux côtés duquel il avait reçu l'affreuse blessure qui l'avait mutilé. Micheline, souriante, écoutait les flatteuses paroles que le vieux soldat lui disait sur le compte de Serge. Cayrol, débarrassé d'Herzog, cherchait Jeanne qui venait de disparaître du côté de la terrasse.

Il faisait une chaleur suffocante dans les salons, et déjà bon nombre d'invités avaient gagné la terrasse. Le long de la balustrade de marbre qui bordait la pièce d'eau, des chaises avaient été disposées. Les femmes, couvertes de leurs écharpes de dentelles, s'étaient groupées, et, dans la clarté confuse des girandoles qui illuminaient le parc, elles jouissaient des splendeurs de cette adorable nuit. Des éclats de rire, discrètement étouffés, partaient sous les éventails pendant que les hommes penchés causaient à voix basse. Et, par dessus ce chuchotement mondain, le son affaibli du cornet à pistons du bal des paysans retentissait dans le lointain.

Accoudé à la balustrade, dans un coin plein d'ombre, retiré à l'écart, loin de ce bruit qui le troublait, loin de cette fête qui lui faisait mal, Pierre songeait. Les yeux fixés sur les illuminations du parc qu'il regardait sans les voir, il pensait à son rêve envolé. Un autre était aimé de Micheline, et, dans quelques heures, il l'emmènerait, triomphant et joyeux. Une immense douleur emplissait l'âme du jeune homme: il prenait la vie en dégoût et l'humanité en haine. Qu'allait-il devenir maintenant? Sa vie était brisée: un cœur tel que le sien ne se donnait pas deux fois, et l'image de Micheline y était trop profondément gravée pour qu'elle pût jamais s'effacer. A quoi avait servi tout le mal qu'il s'était donné pour s'élever au-